

Un imaginaire entre deux mondes : Fernand Gigon

« Est-ce la Chine qui m'a changé ? J'ai toujours eu un faible pour le tigre. Quand j'en voyais un, quelque chose remuait en moi, et tout de suite je faisais un avec lui. »
Henri Michaux, *Un barbare en Chine*

Fernand Gigon. C'est presque un réflexe de le relier à la Chine. Et en Suisse romande, c'en est presque un de relier ce pays à Fernand Gigon⁵. Pendant trente ans, depuis son premier voyage en 1955 à son dernier peu avant de mourir en 1986, ce reporter indépendant s'est efforcé de partager le regard qu'il a posé sur la Chine à des publics très variés. Paul-André Arni a déjà mené une étude très complète sur le sujet, le regard de Fernand Gigon⁶. L'étude de sa pétaradante vie et de ses innombrables voyages pourrait nous dépayser dans d'autres contrées : le regard de Gigon sur le Japon, sur le Vietnam, sur la Guinée, etc. Cet article pourtant laisse de côté cette approche horizontale qui multiplie les études de cas sur ces différents déplacements ; il n'aimerait pas non plus essayer de juger le contenu de l'œuvre de Gigon par rapport à l'histoire de la Chine ou à ce que l'on pouvait savoir de cette histoire. Le point de vue de l'historien n'est-il pas autant partial que celui du reporter ?

En se concentrant sur son activité de journaliste en Chine, cette étude aimerait appréhender le bagage identitaire que Gigon transporte en Chine. Derrière les reportages, où le style est plus au service du contenu que de son auteur, quel est l'arrière-fond culturel et politique sur lequel Gigon construit son image de l'Autre ? A l'évocation de ce dernier, un jeu de miroir se met en place : liée à l'Autre, c'est l'image que l'on se fait de lui – clichés, préjugés, mais aussi perception nourrie d'analyses rationnelles ou scientifiques – et liée à cette image de l'Autre, c'est l'image de Soi qui se révèle en filigrane. Ainsi le travail de Gigon est-il un va-et-vient entre d'une part ses représentations de la Chine, insérées dans les tissus d'un imaginaire collectif en Suisse, et les images de la Chine qu'il crée au cours de ses reportages.

Autrement dit, l'écriture de Gigon est autant celle des images d'une contrée imaginée, rêvée, fantasmée chez Soi que celle de la réalité perçue au contact de l'Autre. Selon l'historien Robert Frank, les représentations que l'on se fait de l'Autre sont toujours une réduction et une simplification de la réalité pour faciliter la communication. Elles peuvent être soit le fruit d'une ambivalence (la perception positive et négative de l'Autre), soit celui du « reflet de Soi

⁵ Nina Santner, « Les relations internationales culturelles entre la Suisse et la Chine de Mao à travers les articles du voyageur-journaliste Fernand Gigon (1956-1978) », in *Lettre d'information du Cercle d'études historiques de la Société jurassienne d'Émulation*, N° 24, octobre 2000, p. 3.

⁶ Paul-Henri Arni, *Le regard d'un journaliste romand sur la Chine : Fernand Gigon, 35 ans de reportages (1953-1986)*, Genève, Mémoire de licence, 1990.

dans l'image d'Autrui »⁷. Dans l'évocation de l'Autre, comme celle de Gigon à propos de la Chine, ne peut-on pas dénicher, en négatif, l'évocation de soi-même ? Un Romand qui décrit, souvent avec un peu de mépris, la centralisation française, ne sous-entend-il pas que son régionalisme est plus confortable ? Tentons l'expérience en ce qui concerne Fernand Gigon : derrière les images qu'il produit sur la Chine se cache une série de représentations préalables sur ce pays – Gigon confesse qu'avant de s'y rendre, la Chine existait « dans mes rêves »⁸ – qui s'insèrent dans un contexte culturel d'origine, celui d'un journaliste jurassien établi à Genève.

Les deux Suisses de Fernand Gigon

Le style journalistique de Fernand Gigon laisse peu de place au lecteur pour le cerner et circonscrire le cadre culturel dans lequel il a baigné. L'écriture est tout entière au service de la description immédiate ; l'expérience personnelle qu'il livre parfois n'est là que pour compléter l'explication. Insérer Gigon dans son contexte culturel exige alors de s'intéresser à des travaux en marge de son activité journalistique. On peut se pencher par exemple sur des écrits antérieurs à son expérience chinoise. Dans les années trente et quarante, les ouvrages qu'il publie le rangent parmi les auteurs patriotiques au service d'une Suisse sous pression ; il appartient dans ce sens à ceux que le conseiller fédéral Philip Etter nommait, dans son discours instituant officiellement la Défense nationale spirituelle (DNS), « ceux qui sont disposés à mettre leurs forces au service de la collectivité pour l'indépendance du pays »⁹.

Le roman « Tempête sur l'Alpe »¹⁰ pourrait entrer dans cette catégorie. Gigon y magnifie le paysage alpin et fait l'apologie du devoir des enfants envers leurs parents, de l'épouse envers son mari, de l'homme envers la nature. La brochure qu'il rédige pour la jeunesse sur la vie d'Henri Dunant en 1942 utilise également des registres de la DNS : publiée par Pro Helvetia, instrument de la politique culturelle de la Confédération, elle décrit la vie d'un homme exemplaire, artisan d'une Suisse ouverte et compatissante¹¹. Plus intéressant, l'ouvrage « De tels hommes »¹² souligne mieux une spécificité de Fernand Gigon par rapport aux canons de la culture officielle pendant la Deuxième guerre mondiale. Certes, cette galerie des portraits de personnalités suisses

⁷ Robert Frank, « Images et imaginaire dans les relations internationales depuis 1938 », in *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, N° 28, Paris, 1994, p. 6.

⁸ Fernand Gigon est interviewé par Patrice Favre dans l'émission de Radio Suisse International (RSI) intitulée « Fernand Gigon, témoin de la révolution chinoise », Berne, Studio RSI, 16.11.1983. Phonothèque suisse, DAT 14434.

⁹ Philip Etter, « Message du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale concernant les moyens de maintenir et de faire connaître le patrimoine spirituel de la Confédération » in *Feuille fédérale*, Berne, N° 50, 14.12.1938.

¹⁰ Fernand Gigon, *Tempête sur l'Alpe*, Neuchâtel, Victor Attinger, 1936.

¹¹ Fernand Gigon, « La vie charitable d'Henri Dunant fondateur de la Croix-Rouge » in *Œuvre suisse des lectures pour la jeunesse*, N° 102, 1941.

¹² Fernand Gigon, *De tels hommes*, Genève, Perret-Gentil, 1942.

établies – parmi lesquelles Arthur Honegger, Auguste Piccard, Charles Ferdinand Ramuz – relève d'un certain culte de l'esprit helvétique. Pourtant l'introduction de l'ouvrage est de prime abord déconcertante : « La Suisse a le génie de la médiocrité. A ce prix, elle achète sa tranquillité et son confort. A ce même prix, par-dessus le marché, elle abandonne son âme. »¹³ A cette Suisse tout en petitesse, Gigon oppose la capacité de révolte qui façonne les grands hommes. Ce n'est que grâce à eux que la Suisse romande « brille en ce moment d'un éclat singulier »¹⁴.

L'image que le reporter romand semble retenir de la Suisse est ambivalente : d'une part c'est celle d'une Suisse fidèle à des traditions ancrées dans la terre : le Jura, les Alpes. Elle est remplie d'artistes, d'architectes, d'intellectuels qui font sa grandeur – c'est la matière grise et l'agilité des doigts qui font la richesse des Suisses, écrit-il dans le journal belge *La dernière Heure*.¹⁵ Et d'autre part c'est l'image d'une Suisse médiocre, sans relief, illustrée par la figure du fonctionnaire bernois qui « rêve d'échelons et de classes. Son ambition, c'est de devenir le chef d'un bureau, après avoir été l'apprenti »¹⁶. Car dans l'incertitude des années quarante, et peut-être influencé par les écrits d'un Charles Maurras, Fernand Gigon semble aspirer au changement, voire à la révolution. A Genève en 1942, l'inspecteur genevois Moretti assiste à une conférence de Fernand Gigon sur la révolution devant le Cercle des Loisirs. Selon lui, le journaliste identifie la révolution à la guerre mais lui donne aussi un caractère inéluctable, qui donne sens à l'histoire¹⁷ : les débuts du christianisme, pour lui, ont été une révolution, suivis par la Renaissance et la Révolution française dont le dernier avatar est la Révolution bolchevique. Enfin la guerre actuelle est la nouvelle époque révolutionnaire où il faudra trouver un nouvel équilibre entre la collectivité et l'autorité. Dans un ton qui rappellerait certains points du programme de la Révolution nationale de Vichy, il préconise un chef pour diriger la foule qui n'obéit, sinon, qu'à son propre instinct. Selon lui pourtant, les méthodes utilisées en Allemagne ou en Italie sont « trop brutales ». Ces positions attirent l'attention du Ministère public fédéral qui compile un dossier – peu accablant – sur ses activités¹⁸.

¹³ *Ibid.*, p. 9.

¹⁴ *Ibid.*, p. 10.

¹⁵ Fernand Gigon, « La Suisse sans auréole », in *La dernière Heure*, 25.05.1949. Bibliothèque cantonale du Jura (BCJ), Fonds Gigon, boîte 87.

¹⁶ Fernand Gigon, « Un seul mot d'ordre à Berne: La paix! », in *C'est la vie*, non daté. Bibliothèque cantonale du Jura (BCJ), Fonds Gigon, boîte 87.

¹⁷ D'après le rapport de l'inspecteur genevois Moretti au chef de la Police de sûreté, Genève, 07.02.1942. Archives fédérales suisses (AFS), E 4320 (B) 1990/266/200.

¹⁸ Si quelques rapports de police subsistent sur les conférences données par Fernand Gigon, celui-ci ne semble pas être considéré comme un dangereux révolutionnaire. Les services de police le connaissent à peine. En 1955, une note du Ministère public qui mentionne ses contacts avec l'ambassade de Chine le nomme « Fernand Lugon ». Note

Mais plus que dans la sphère politique, Gigon semble admirer le tempérament révolutionnaire – ou révolté – dans les individus eux-mêmes. Cette révolte façonne les « grands hommes » et toute sa vie, il semble qu'il ait été attiré par ces gens en perpétuel mouvement, géographique mais aussi spirituel. C'est ainsi qu'il préface le livre de l'aventurier cinéaste genevois Paul Lambert, *Fraternelle Amazonie*, sur son expédition en Amérique latine : « Mais ce qu'aucun de ses autres voyages ne lui [Paul Lambert] avait donné jusqu'ici, l'Amazonie le lui a offert : la paix du cœur. »¹⁹ Lui-même d'ailleurs, en cultivant sa liberté de reporter indépendant et en faisant preuve d'une perpétuelle mobilité dans ses projets et ses enquêtes, rejoint l'idéal qu'il se fait d'un grand homme. Des recherches approfondies montreraient peut-être que cette connivence pour la révolte intérieure stimule plutôt chez lui, dans le contexte des années soixante et septante, une posture d'engagement journalistique, comme il semble l'évoquer au micro de Jacques Chancel²⁰, ou de militantisme, notamment dans le domaine de l'écologie, avec la parution du livre *Apocalypse de l'atome*²¹. Mais, en tous les cas, la Chine – ou l'image de la Chine –, contrairement à la Suisse, étanche un peu cette soif de transformation fondamentale, d'ambition globale, en un mot d'absolu.

Le Même et l'Autre

Derrière la masse immense des informations que Fernand Gigon rapporte sur la Chine, on peut déceler certains réflexes qu'il avait pour décrire son propre milieu culturel et les traits d'une image qui s'oppose de manière évidente au portrait qu'il dresse de la Suisse. Tout d'abord, la notion de « terre » est récurrente : c'est la localisation géographique mais surtout, par son climat, par son « atmosphère » et par la population qui répète inlassablement les mêmes gestes, c'est de là que naît une civilisation. Tant pour la Chine que pour la Suisse, ce lien vertical entre le sol et la vie des hommes est l'élément indispensable pour la constitution d'une histoire. Le Jura par exemple confère, par son climat, un sens de l'irréel à ses habitants : « Rarement le ciel du Jura apparaît sans nuages, ou tout au moins, sans un revêtement blanchâtre. (...) Et les habitants ont adopté, pour leur âme, cette irréalité. »²² Dans son projet de film « La Suisse, cette inconnue », la plupart des thèmes que Gigon souhaite traiter sont en lien avec le climat (l'hiver), le sol (la montagne) et la civilisa-

du Ministère public à Charles Knecht, chef de la police genevoise. AFS, E 4320 (B) 1990/266/200.

¹⁹ Paul Lambert, *Fraternelle Amazonie*, Neuchâtel, Avanti Club, 1963, p. 6.

²⁰ Fernand Gigon : « comment peut-on ne pas s'engager dans la guerre du Vietnam ? (...) Il faut bien s'engager au nom de la vérité. » In l'émission radiophonique *Radioscopie*, interviewé par Jacques Chancel, 25.02.1975. Archives de l'Institut national de l'audiovisuel (www.ina.fr).

²¹ Fernand Gigon, *Apocalypse de l'atome*, Paris, del Duca, 1958. On pourrait citer aussi *Le 400^e chat ou les pollués de Minamata (histoire d'un crime)*, Paris, Robert Laffont, 1975.

²² Fernand Gigon, *De tels hommes*, op. cit., p. 52.

tion qui en est issue (les montagnards)²³. Cette perception est celle du temps long, voire de l'éternité qui sanctionne la grandeur d'une civilisation. Une destination est intéressante pour son « fonds de civilisation. Et si vous ne trouvez pas cette expérience de tant de millions et de centaines de millions d'hommes accumulés dans les habitudes, dans le geste des femmes, dans le regard des hommes (...), dans l'allure de toute une civilisation, eh bien ! Le pays ne vous dit rien ! »²⁴

Un deuxième réflexe de Gigon dans sa manière de décrire est son admiration pour les « grands hommes », des happy few qui, dans le cas de la Suisse, la sortent de sa médiocrité sans gagner la reconnaissance qu'ils mériteraient. En Chine, la fascination du journaliste pour les caciques du nouveau régime chinois est manifeste. Chou en Lai, qu'il rencontre à Genève, a du charme et du « charisme ». Mao surtout, par son ambition et son chantier de rénovation de la Chine, impressionne Gigon. Certes, il ne se prive pas de remettre en question les conséquences du Grand bond en avant dans *La Chine devant l'échec*²⁵ ni le bien-fondé de la Révolution culturelle dans *Vie et mort de la révolution culturelle*. Mais Gigon montre une certaine fascination pour l'action pacificatrice du Grand Timonier. Dans ce dernier ouvrage, il vante son instinct « très sûr » et son génie politique : « Il [Mao] a réussi, pour son usage, le mariage de la foi et de la raison politique. »²⁶ S'il ne partage certainement pas l'utopie politique de la révolution chinoise, son analyse part du principe que ce sont les « grands hommes », une élite, qui meuvent les masses : ils sont les artisans de cette force de civilisation. Gigon voit une continuité de Confucius à Mao²⁷. On pourrait se demander alors si ce dynamisme chinois – et de l'Asie plus généralement – ne révèle pas, en négatif, l'immobilisme occidental. C'est dans cette région du monde, dit-il, que se trouve le « foyer ardent » des forces humaines engagées dans la Guerre froide. C'est là que se crée le monde de demain : « elle [l'Asie] charbonne la vérité alors que chez nous elle est à peine soulignée en pointillés »²⁸.

Chez Fernand Gigon, la manière de décrire la Suisse trouve ainsi un écho dans les reportages chinois : à la fois une fascination pour l'immobilisme d'une civilisation burinée par les siècles, ancrée dans une terre, et à la fois un désir de bouleversement profond que la Chine – au contraire de la Suisse – semble combler. Car au-delà de ces parallèles, on s'aperçoit que Gigon, presque comme un fil rouge, s'efforce de démontrer que la Chine est autre. C'est même, selon lui, à la condition de percevoir cette altérité que l'on peut

²³ Tapuscrit de Fernand Gigon du film « La Suisse, cette inconnue », juin 1958. BCJ, Fonds Gigon, boîte 87.

²⁴ *Radioscopie*, op. cit.

²⁵ Fernand Gigon, *La Chine devant l'échec*, Paris, Flammarion, 1962.

²⁶ Fernand Gigon, *Vie et mort de la Révolution culturelle*, Paris, Flammarion, 1969, p.

68.

²⁷ *Idem.*, p. 126.

²⁸ *Radioscopie*, op. cit.

commencer à comprendre l'immensité de ce pays. En se qualifiant lui-même de « journaliste barbare en Chine » – formule empruntée au poète Henri Michaux qu'il admire²⁹ – il se sent capable, paradoxalement, de circonscrire mieux la réalité de l'Autre. Et en créant la catégorie de l'Autre, il crée automatiquement une catégorie de Soi. L'Autre, entendons le Chinois, pense horizontalement³⁰ ; l'Occidental pense verticalement. Celui-ci a une réflexion métaphysique ; celle du Chinois est pratique. A de nombreuses reprises, il affirme cette distance irréductible entre Orient et Occident.

Pourtant cette altérité, secrète et attirante, Gigon tente de la comprendre et de la partager. Cette tension contradictoire est sous-jacente dans toute l'œuvre de Gigon : à la fois il souligne cette distance entre lui et l'Autre qu'il côtoie au cours de ses voyages et, en même temps, comme rapporteur en Occident de ce qu'il voit sur place, il est celui qui a dû franchir cette distance – infranchissable – pour comprendre. Conséquence de cette inéluctable mais fertile contradiction : ce qu'il parvient à circonscrire dans sa compréhension de l'Autre prend une signification dans la compréhension de Soi. L'exemple de la description des jeunes gardes rouges décrit ce transfert : ceux-ci sont remplis de ferveur et d'adulation pour Mao. Ces masses décrites par Gigon lui permettent d'évoquer l'inanité des jeunesse estudiantines européennes qui se réclament du maoïsme : « La jeunesse qui a des loisirs s'enivre de citations et les recrache, en hoquetant, dans les cours et les campus des universités capitalistes. »³¹ En décryptant les ressorts de la Révolution culturelle, Gigon ne tente-t-il pas de casser le mythe, en Occident, d'une révolution culturelle réussie dont il imagine la jeunesse d'alors éprise ?

Conclusion : interprète, médiateur ou passeur culturel ?

Cette approche un peu conceptuelle de l'activité de Fernand Gigon entre la Suisse et la Chine avait pour but d'ouvrir certaines pistes pour insérer l'œuvre du journaliste dans les relations culturelles internationales de la Suisse. On a pu esquisser la reproduction d'image entre le cadre culturel de Gigon en Suisse et les représentations qu'il livre sur la Chine. Mais certaines images de la Chine parlent aussi, entre les lignes, du contexte culturel et politique de la Suisse et de l'Occident plus généralement.

Parmi les pistes à suivre, il faudrait mentionner celle de la réception : manifestement, Fernand Gigon s'adresse à un public qui ne connaît pas la Chine. Mais adapte-t-il ses articles, et l'image qu'il livre de la Chine, à ses lecteurs ? On peut imaginer que l'activité de journaliste indépendant permet de choisir – dans une certaine mesure – ses sujets. Mais elle permet également de choisir son public. La piste iconographique, vu l'immense fonds qui se trouve

²⁹ Henri Michaux, « Un barbare en Chine », in Henri Michaux, *Un barbare en Asie*, Paris, Gallimard, 1933.

³⁰ Cette opposition de la pensée verticale occidentale et horizontale asiatique semble avoir marqué la perception de Fernand Gigon.

³¹ Fernand Gigon, *Vie et mort de la Révolution culturelle*, op. cit., p. 21.

à la *Fotostiftung* de Winterthour, semble aussi prometteuse ; on pourrait alors comparer les clichés pris en Chine avec les 2600 diapositives réalisées pour l'ouvrage *L'épopée des cols alpins*³². L'étude des relations que Fernand Gigon entretient avec les éditeurs et les journaux de nombreux pays serait intéressante : quels récits les éditeurs demandent-ils en fonction du cadre culturel dans lequel ils évoluent, entre la Suisse, la France, les Etats-Unis, l'Italie, etc. ? Quelle est la stratégie de Fernand Gigon pour diffuser ses images de l'Asie à des milieux culturels si divers ? Enfin, l'étude de la place de Fernand Gigon dans les relations officielles entre la Suisse et la Chine serait digne d'être approfondie : est-ce que ses enquêtes sur la Chine nourrissent les représentations des diplomates suisses sur ce pays ? Ses connaissances de cette région sont-elles utilisées pour développer une présence culturelle en Chine ? Même si Fernand Gigon entretient des relations correctes avec le personnel diplomatique³³, il semble que, d'une part, celui-ci ne l'a pas beaucoup aidé dans ses démarches et que, d'autre part, la soif d'indépendance de Gigon l'ait tenu plutôt à l'écart des salons.

Une interrogation en appelle une autre ; le questionnement peut prendre des formes variées. Car l'activité de Fernand Gigon, entre deux mondes, est multiple : il produit des images de la Chine en l'interprétant à travers une grille de lecture issue d'un imaginaire collectif ; en tant que diffuseur d'images, il peut être considéré comme un passeur culturel puisque ses représentations de la Chine essaient dans le monde entier.

Matthieu Gillabert
Université de Fribourg

Chine en casquette: le regard d'un journaliste suisse sur la Chine de 1956

Le 26 novembre 1956 paraît aux éditions Del Duca à Paris *Chine en casquette* rédigé par le journaliste et grand reporter d'origine jurassienne Fernand Gigon. Ce livre, fruit d'un séjour réalisé en Chine communiste quelques mois plus tôt, connaît un écho important tant sur le plan suisse qu'international. Parallèlement à sa publication, Gigon décline en effet son récit en une multitude d'articles, d'émissions radiophoniques ou encore de conférences qui vont contribuer à édifier sa posture de spécialiste incontesté de la réalité chinoise. Après deux nouveaux livres publiés respectivement en 1957 (*Chine cette éternité*, La Baconnière) et 1958 (*Multiple Asie*, Arthaud), Gigon retour-

³² Fernand Gigon, *L'épopée des cols alpins*, Lausanne, Editions Mondo, 1979. Monique Gigon, en vue de la publication, a trié toutes ces diapositives que son mari a réalisées lors de longues excursions à travers la Suisse. BCJ, Fonds Gigon, boîte 120.

³³ Fernand Gigon garde un bon souvenir de son séjour chez le ministre René Naville à Djakarta. Lettre de Gigon à Naville, Genève, 17.04.1953. BCJ, Fonds Gigon, boîte 127.

ne en Chine en 1961 dans une période particulièrement sombre marquée par la famine et les déchirements internes du parti au pouvoir³⁴. Il n'y reviendra que dix-huit ans plus tard non sans avoir consacré deux ouvrages à la Révolution culturelle en 1969. Avec pas moins de neuf séjours et plus d'une centaine d'articles rédigés entre 1980 et 1986, Gigon conforte aux yeux du grand public comme du monde journalistique son statut de grand reporter et spécialiste de la réalité chinoise, et cela en dépit de la multiplication des récits sur ce grand pays depuis le début des années 1970. Une reconnaissance qui doit sans doute beaucoup au succès rencontré par *Chine en casquette* qui fera l'objet de cette contribution.

Le contexte médiatique et politique de l'après-guerre

La petite histoire retient généralement de ce premier voyage en Chine l'obstination d'un journaliste qui a dû attendre deux ans avant d'obtenir le visa tant désiré pour figurer parmi les premiers reporters occidentaux à fouler le sol de cette nouvelle Arcadie communiste. Cette insistance sur le caractère à la fois aventureux et fastidieux de l'obtention du fameux sésame – que l'on retrouve aussi bien dans les récits d'Albert Londres que de Louise Weiss en Russie bolchévique – ne saurait nous dédouaner d'une analyse plus globale des circonstances qui ont amené Gigon à investir la scène chinoise.

Il y a en premier lieu son intérêt voire sa fascination pour le monde asiatique du direct après-guerre qui se traduit par de nombreux voyages dès 1951 en Indochine, au Japon, en Corée (en tant que correspondant de guerre), à Formose, Hong Kong, en Thaïlande, en Indonésie et en Malaisie. Parallèlement, Gigon a pris la décision, après une collaboration très fructueuse avec *Paris-Presses*, l'organe dirigé par Philippe Barrès, de travailler désormais en tant que journaliste indépendant. Un choix qui va l'obliger à renforcer ses contacts avec des rédactions internationales (mais aussi nationales avec le groupe Ringier) afin de développer des débouchés diversifiés pour ses reportages tout en l'invitant à trouver un terrain d'action privilégié susceptible de conférer une plus-value à son travail de terrain. Dans cette perspective, le caractère jusqu'alors très fermé de la Chine nouvellement communiste représentait un défi passionnant, qui plus est potentiellement attractif en termes économiques.

L'obtention du fameux visa se situe par ailleurs dans un contexte historique bien spécifique. Depuis la Conférence de Genève en 1954, mais surtout celle de Bandung en 1955, la Chine est sortie de son isolement et s'impose comme une grande puissance sur le plan international. Chou en Lai prononce à la tribune de la Conférence afro-asiatique la formule «Venez voir! Vous êtes invités à visiter la Chine» qui donnera lieu, dès les mois suivants, à l'accueil de nombreuses délégations de pays amis. La Suisse n'est pas extérieure à ce phénomène d'attraction. Echaudée par ce que l'on a appelé le «syndrome de

³⁴ En sont issus *La Chine devant l'échec* (1962) ainsi que trois émissions de télévision – *White paper on Red China* – qui lui ouvrent les portes du public américain.

Moscou» – en lien avec les tribulations qui ont présidé à la normalisation des relations diplomatiques avec l'URSS en 1946 –, la Confédération helvétique n'a pas tardé, en dépit de son anticommunisme atavique, à reconnaître les nouvelles autorités chinoises dès le mois de septembre 1950³⁵. Par ailleurs, l'engagement de la Suisse au sein de commissions neutres en lien avec le conflit de Corée puis son accord quant à l'organisation d'une Conférence internationale sur la Corée et l'Indochine sur les bords du Léman contribuent à donner un nouvel éclat à la diplomatie incarnée par Max Petitpierre³⁶. Celui-ci profite du rendez-vous genevois pour nouer des relations conviviales tant avec Molotov que Chou en Lai. L'année suivante, en 1955, le Conseiller fédéral neuchâtelois plaide pour l'établissement de relations économiques avec la Chine, en dépit de l'attentisme du Vorort soucieux de ne pas froisser le partenaire américain. L'association «Kultur und Volk», liée au Parti suisse du Travail, organise pour sa part dès 1954 un voyage en Chine avec la participation de deux conseillers nationaux – le socialiste valaisan Karl Dellberg et le popiste André Muret – ainsi que du peintre bâlois Max Kaempff, du professeur Pietro Salati, et de l'acteur-chansonnier Alfred Rasser de Zurich³⁷. C'est par conséquent dans un contexte de net rapprochement politique et culturel que s'inscrit l'autorisation donnée à Fernand Gigon, mais aussi au journaliste alémanique de la *Welwoche* Peter Schmid³⁸, de visiter la Chine en cette année 1956.

Un «China Watcher» atypique

Le premier séjour de Gigon en Chine se déroule entre janvier et fin avril 1956, soit dans une période où la Chine, après avoir dressé une forme de «rideau de bambou» vis-à-vis du monde extérieur, s'ouvre à de nombreux voyageurs. Gigon prendra bien soin de se distinguer dès le prologue de *Chine en casquette* des invités officiels qui, tels Sartre ou Simone de Beauvoir pour les plus célèbres, viennent constater les réussites de la révolution chinoise: «Deux sortes de voyageurs se rendent en Chine: les invités et les autres. Je fais partie des «autres», ce qui signifie que j'ai payé de mes yuans hôtels, repas, voyages, théâtres, voitures et interprètes. Cette particularité, qui a allégé en même temps mon esprit et ma bourse, me permet d'appeler un chat un chat, un Chinois un Chinois et le régime de Mao l'expérience politique la plus

³⁵ Michele Coduri, *La Suisse face à la Chine. Une continuité impossible? 1946-1955*, Bruxelles, Bruylant, 2003.

³⁶ Marc Perrenoud, «Le jeu suisse à la Conférence de 1954 sur l'Indochine», *Le Temps*, 28 avril 2004.

³⁷ Voir Pierre Jeanneret, *Popistes: histoire du Parti ouvrier et populaire vaudois, 1943-2001*, Lausanne, En bas, 2002 (en particulier le chapitre 2.7. consacré aux «Voyages dans les pays socialistes» qui fait état de carnets manuscrits d'André Muret relatant son périple).

³⁸ Voir note du Département politique fédéral au Conseil fédéral intitulée «Une délégation de la presse suisse invitée en Union soviétique», PVCF, E 1004.1 (-) -/1/ 590, 16 avril 1956. Document tiré de la base de données des Documents diplomatiques suisses (www.dodis.ch), N° 11039.

importante de notre temps³⁹». Il n'aura de cesse de souligner dans son récit sa volonté de témoigner sans lunettes politiques ou idéologiques tout en signalant à son lecteur les entraves posées à sa liberté d'investigation: celles-ci sont moins le fait de la surveillance des autorités – bien réelle par ailleurs – que de paramètres très concrets comme l'obstacle de la langue, la dépendance d'un interprète entièrement dévoué au régime et le choix préalable de ses interlocuteurs. Souvent, comme dans le cas du chef d'entreprise Ho Kai, directeur d'une entreprise d'Etat de reproduction de dessins déjà visitée aussi bien par Ehrenbourg que Sartre, Gigon montre non sans humour en quoi tel personnage représente l'archétype même du directeur du nouveau régime: «D'abord il est jeune puisqu'il ne compte que 33 ans, ensuite il est communiste et ancien soldat de la huitième armée et enfin il est incompetent»⁴⁰.

Le récit de Gigon se démarque également d'autres témoignages journalistiques directement contemporains qui souhaitent maintenir leurs distances par rapport au discours officiel. Deux ouvrages, parus également en 1956, seront souvent présentés en parallèle avec celui de Gigon: *Terrifiante Asie, II. Chine Rouge* de Pierre et Renée Gosset et *Six cent millions de Chinois sous le drapeau rouge* de Robert Guillain. Par rapport à l'exposé très politique de ce dernier, Gigon met toutefois l'accent sur de nombreux aspects de la vie quotidienne (le logement, l'urbanisme, les transports, la nourriture, la médecine chinoise, le travail dans les campagnes, etc.) ainsi que sur les fondements de la mentalité chinoise. Plutôt qu'une pesée des aspects positifs ou négatifs du communisme à la chinoise, Gigon est ainsi bien davantage attentif à certaines considérations de type ethnographique comme par exemple la fonction du rire dans la conversation habituelle, la grande prolixité de ses interlocuteurs ou encore leur détestation des chiffres.

Sur un autre plan, *Chine en casquette* reprend une certaine typologie liée à la tradition du récit de voyage. Gigon tente d'abord de restituer au plus près ses impressions et ses découvertes en faisant abstraction de tout langage de spécialiste et de tout savoir livresque. La spécificité et partant la légitimité du voyageur repose sur sa capacité à voir de ses propres yeux la réalité décrite tout en interrogeant la nature même des personnes rencontrées. Sur le plan formel, *Chine en casquette* reprend, pour sa première partie tout du moins, le modèle du journal de bord qui répond à un souci à la fois d'authenticité et de naturel; il est agrémenté par de nombreuses anecdotes permettant de rompre aussi bien avec la rhétorique trop bien huilée de la propagande officielle qu'avec les considérations souvent plus techniques de certains confrères. La troisième partie est pour sa part entièrement construite sur la base de portraits qui, en autorisant le passage au style direct, renforcent encore une certaine forme de transparence, et partant d'authenticité, du médium.

³⁹ Fernand Gigon, *Chine en casquette*, Paris, Del Duca, 1956, p. 10.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 212.

Mais l'une des principales caractéristiques de la démarche de Gigon réside sans doute dans la multiplicité des supports mobilisés pour témoigner. En plus de la plume, Gigon part avec un appareil photographique et un magnétophone qui lui servira pour ses interventions radiophoniques comme pour l'enregistrement de chacune de ses conversations. De ce fait, le reporter tend à privilégier des lieux et des formes de reportage «sensibles», susceptibles d'être prolongées par le regard photographique comme par le son. Ses pages sur le Yang-Tsé-Kiang sont ainsi à lire en gardant à l'esprit les magnifiques photographies de ces haleurs d'un autre âge – présentes pour certaines dans l'édition originale – mais aussi leurs chants tels qu'ils ont été enregistrés pour un numéro de *Miroir du temps* sur les ondes de Radio-Lausanne⁴¹. Précisons encore qu'au sein de l'imposant corpus photographique qui accompagne ses reportages figurent de nombreux clichés mettant en scène Gigon lui-même. Dans le reportage de *Sie und Er* du 5 avril 1956⁴², deux photographies montrent Gigon dans la posture du reporter qui, après avoir longtemps rêvé de la Chine – on le voit d'abord sur le pont qui constitue le poste frontière, son regard tourné vers la contrée longtemps interdite –, franchit la frontière à la suite d'une petite escorte composée d'un officiel et de deux coolies. Le reporter n'hésite pas à se mettre en scène, facilitant de fait un processus d'identification avec ses lecteurs et ses auditeurs.

La déclinaison médiatique du reportage

Les comptes rendus de ce premier voyage en Chine communiste vont se décliner sur un très large spectre médiatique. Dès le mois d'avril, Gigon intervient par le biais de «cartes postales sonores» dans l'émission phare de l'actualité internationale à Radio-Lausanne, soit *Miroir du temps*. Puis, dès le 5 avril et le reportage susmentionné publié dans *Sie und Er* (Ringier), de très nombreux articles vont paraître dans la presse suisse comme internationale: les premiers manuscrits sont envoyés par avion à sa femme Monique qui se charge de les taper à la machine tout en laissant un interlignage suffisamment espacé pour autoriser modifications et ajouts postérieurs de son mari. La masse documentaire constituée par ces articles constitue l'ossature future du livre qui sera publié en novembre 1956. Parallèlement, Gigon réalise plusieurs entretiens radiophoniques à Radio-Lausanne avec Jean-Pierre Goretta tout en endossant également le rôle de conférencier itinérant.

Les différences entre les reportages publiés dans la presse et le livre sont relativement faibles; certaines d'entre elles n'en sont pas moins significatives même s'il est parfois difficile de faire la part, dans l'état de notre documentation, des choix du journaliste ou des rédactions auxquelles il collabore. Le

⁴¹ « Le chant des haleurs. Reportage sur les bords du Yang-Tsé-Kiang », *Le Miroir du Temps*, 28.4.1956, Archives Radio suisse romande.

⁴² Les extraits de presse exploités dans cet article sont tirés du Fonds Gigon de la Bibliothèque cantonale du Jura et ont été exploités lors d'un travail de séminaire réalisé à l'Université de Lausanne sous ma direction. Je remercie son auteure Mme Afaf Ben Ali.

fait qu'un article pour *Science et vie*⁴³ insiste davantage, dans le cas du portrait d'une étudiante en mathématiques, sur le rôle de cette élite dans la construction de la nouvelle société chinoise semble pouvoir être assez naturellement relié à la spécificité du média en question. Précisons toutefois qu'un papier consacré au même sujet, publié cette fois dans *L'Illustré*, connote son contenu de manière très différente en soulignant, dans son intitulé même, une forme d'embrigadement du régime et les sacrifices qu'il implique⁴⁴. Dans le même ordre d'idées, un article publié dans la *Schweizer Illustrierte* du 13 août 1956 insiste, par l'image notamment, sur les conditions précaires de ravitaillement et le coût des denrées de première nécessité et se conclut de la manière suivante: «Darum ist es geradezu tragisch, dass ein Regime, das dem Volk doch ein besseres Leben versprach, schon heute erklären muss: «Wie ihr lebt, ist unwichtig! Die Frage ist, ob ihr überlebt!»⁴⁵ Dans l'ouvrage *Chine en casquette*, mais aussi dans un article destiné au *Monde*, la problématique de l'alimentation – tout en étant présentée de manière peu idyllique – apparaît sous un autre éclairage de par la comparaison avec la situation antérieure: «La révolution communiste réussit dans ce pays, laissé en décomposition par ses anciens maîtres, parce qu'elle ne descend pas au-dessous du minimum de vie du plus misérable des paysans»⁴⁶. Une comparaison plus fine de ces coupures de presse réunies dans le fonds Gigon de la Bibliothèque cantonale de Porrentruy pourrait sans doute prolonger cette réflexion sur des bases mieux assurées en montrant comment un tel récit a pu autoriser des lectures au demeurant très diversifiées en fonction des caractéristiques formelles et des positions idéologiques des médias concernés.

Au terme de cet article qui se veut essentiellement une invitation à la recherche, on percevra sans doute mieux le rôle de *Chine en casquette* dans la carrière journalistique de son auteur. Son originalité réside moins dans le caractère inédit du voyage lui-même – comme cela a été souvent dit – que dans la forme du récit qu'il a généré. Celui-ci réinvestit en effet le genre littéraire du grand reportage auquel des figures comme Albert Londres ou Joseph Kessel ont donné ses lettres de noblesse; du même coup, Gigon se démarque de la plupart des visiteurs occidentaux contemporains de l'époque⁴⁷, davantage impliqués dans une forme de «pesée politique et idéologique» du régime. La multiplicité des supports mobilisés pour rendre compte de son expérience chinoise témoigne en même temps de sa capacité à faire connaître, voire à adapter son récit, au paysage médiatique de son époque marqué autant par l'importance de l'image (photographique mais bien-

⁴³ *Science et Vie*, octobre 1956.

⁴⁴ «A 21 ans, Mlle Radieuse ignore l'amour mais connaît le marxisme», *L'Illustré*, 28.6.1956.

⁴⁵ F.G., «Rotchinas Lebensfrage», *Schweizer Illustrierte*, 13.8.1956

⁴⁶ Fernand Gigon, «Bonnes feuilles. Chine en casquette», *Le Monde*, 23-24 décembre 1956.

⁴⁷ Sur cet aspect, voir François Hourmant, *Au pays de l'avenir radieux. Voyages des intellectuels français en URSS, à Cuba et en Chine populaire*, Paris, Aubier, 2000.

tôt télévisuelle) que du son. Une nécessité économique, due à son statut de journaliste indépendant, que Gigon aura su transposer en une autre forme de regard sur le monde.

François Vallotton
Université de Lausanne

Du Jura à l'Empire du Milieu : l'étonnante épopée d'un petit Jurassien qui rêvait du vaste monde

Retracer l'itinéraire terrestre de Fernand Gigon tient de la gageure.⁴⁸ La meilleure volonté s'essouffle à mettre ses pas dans les traces des siens, tant il a déployé de passion et d'énergie à arpenter tous les chemins de la planète pour s'approprier le monde et le rendre intelligible à ses contemporains.

Né à Fontenais le 25 juin 1908 dans une famille d'horlogers ruinée par la Guerre des Boers, Fernand Gigon connaît à Porrentruy, où le ménage s'installe en 1911, une enfance heureuse quoique austère, marquée qu'elle est par le rigorisme d'une éducation calviniste et des conditions de vie extrêmement modestes. Gymnasion dès 1919 à l'Ecole cantonale, où ses talents d'écrivain en herbe paraissent mieux appréciés de ses condisciples que de son professeur de français, il a quinze ans quand il affirme son désir de devenir journaliste. A dix-huit, il plante là ses études secondaires et l'ambition de ses parents de le voir embrasser le ministère de l'Eglise protestante. Il passe deux années à Bâle, commissionnaire chez un oncle grossiste en fromage. Dans la cité des bords du Rhin, il fait l'apprentissage de la vie, de la langue allemande et de la conduite automobile. Là, il découvre le théâtre, fréquente les bibliothèques, suit les cours du soir de l'Université, lit énormément. Il pratique le scoutisme et développe sa condition physique par le sport, avec une préférence marquée pour l'alpinisme et le ski.

De cette époque datent les premiers pas de l'écrivain et du journaliste. Quelques articles de lui paraissent dans des journaux locaux, comme *L'Effort* de La Chaux-de-Fonds. Le jeune homme s'enhardit jusqu'à présenter à l'éditeur parisien Gallimard, qui le refuse, un manuscrit (aujourd'hui disparu) intitulé *Découpures*. Son premier essai sort de presse au début de 1928 à Lausanne : il s'agit d'*Eclais... !*, sympathique plaquette née de son expérience scout.

En été 1928, l'année de ses vingt ans, il s'installe à Genève, alors siège de la Société des Nations, et se lance dans la carrière dont il rêve. Il fait ses débuts

⁴⁸ Légèrement modifié par l'auteur, cet article est repris de la brochure *Du Jura à l'Empire du Milieu : Fernand Gigon (1908-1986), écrivain, journaliste et grand reporter*, Porrentruy, Office du patrimoine historique, 1998.

au *Journal français* et à la *Feuille d'avis de Genève*, assume la rédaction régionale romande de deux revues françaises, *La vie littéraire et artistique en province* (Châteauroux) et *La Dépêche africaine* (Paris). Ses articles paraissent dans *L'Express de Neuchâtel*, dans *La Patrie Suisse*, dans *L'Illustré* ; il collabore au *Journal de Genève*, à la *Revue automobile*, à l'hebdomadaire *Le Radio*. En 1932, il est reporter à Radio-Genève. En 1933, il fonde, sous le nom d'*Inter-Presse*, sa propre agence d'articles de presse. Il est, un temps très court, rédacteur au *Moment*, éphémère quotidien genevois, avant de devenir correspondant auprès de la S.d.N pour un quotidien et un hebdomadaire parisiens, *L'Intransigeant* et la *Tribune des Nations*. En 1938, il est installé à Paris où il assume la rédaction de *La Critique cinématographique*.

Parallèlement il tâte de l'essai littéraire. Fêru d'alpinisme, il cultive un genre qui connaît alors son apogée : la littérature de montagne. Après des *Poésies sur l'Alpe*, parues dans la revue du Club alpin suisse dans l'hiver 1929-1930, il publie successivement chez Paul Attinger à Neuchâtel un essai poétique, *Voix de l'Alpe* (1931), un recueil de nouvelles *Histoires d'en-haut* (1933) et un court roman *Tempête sur l'Alpe* (1936), paru en feuilleton dans *L'Illustré* en 1931. D'autres œuvres romanesques resteront à l'état d'ébauches ; plusieurs titres seront adaptés pour la scène. Car Fernand Gigon écrit aussi pour le théâtre, en particulier le théâtre radiophonique, nouveau mode d'expression alors en plein essor. Plusieurs de ses pièces sont diffusées sur les ondes suisses ou étrangères entre 1935 et 1941.

A cette époque de sa vie, Fernand Gigon fait la rencontre de Rostra Bohemova, divorcée Herold, fille naturelle du musicien et compositeur Arthur Schnabel, elle-même pianiste de talent. Il entretient avec elle une liaison qui durera de 1933 au début de la guerre. De leur collaboration naît une série d'œuvres musicales dont Fernand Gigon rédige les livrets et la mise en scène, et même des chansons. L'une d'elles, intitulée *Les trois cavaliers*, est publiée en partition en 1936.

Dans le cadre de ses enquêtes journalistiques, Fernand Gigon entreprend dès 1931 la rédaction d'une série de monographies consacrées aux Suisses romands devenus célèbres en dehors de leur pays. Intitulé *De tels hommes*, l'ouvrage ne verra le jour qu'en 1942, à Genève. C'est lors de ses recherches qu'il découvre la figure emblématique d'Henri Dunant, fondateur de la Croix-Rouge, dont il entreprend de rédiger la première biographie fondée sur les archives inédites de sa famille. Il en tirera un scénario de film qui lui sera volé, une pièce de théâtre jamais jouée, puis un digest, sous le titre *La vie charitable d'Henri Dunant, fondateur de la Croix-Rouge*, paru en 1941 dans la collection publiée par l'Oeuvre suisse des lectures pour la jeunesse (OSL), enfin un livre qui sera traduit en huit langues. La version française, intitulée *L'épopée de la Croix-Rouge*, paraîtra chez Gallimard au début de l'année 1943, dans les circonstances difficiles que l'on devine.

L'éclatement du deuxième conflit mondial a marqué pour Fernand Gigon la fin brutale d'une carrière déjà bien engagée à Paris, où son talent est reconnu et apprécié, comme son honnêteté intellectuelle. Rappelé en Suisse et mobilisé dans les Renseignements à fin 1939, Fernand Gigon, sans abandonner ses activités d'écrivain, se fait cinéaste. Pour l'armée suisse d'abord, pour laquelle il tourne deux petits films en mars 1940, puis pour le compte de l'entreprise Ciné-Sprint qu'il met sur pied en septembre, à peine démobilisé. Il produit trois courts-métrages, mais faute d'argent et de moyens, un grand nombre de projets restent en rade et Fernand Gigon laisse sa chemise dans l'affaire.

La fin de la guerre en Europe lui permet enfin de quitter la cage helvétique et de reprendre le cours de ses activités de journaliste international. Engagé par le quotidien *Paris-Presse* en qualité de reporter et de rédacteur, il entreprend dès le mois de mars 1945 une série de reportages dans les pays libérés du Nord et de l'Est. Des témoignages rapportés, il compose un recueil qu'il intitule *Derrière le Rideau de fer* ou *J'ai choisi la vérité*, ou encore *Europe la Rouge*. Mais son manuscrit ne trouve pas d'éditeur. En 1946, il se marie avec Monique Constantin, une jeune fille rencontrée trois ans plus tôt, auprès de qui il trouve affection et appui.

A la reprise de *Paris-Presse* par le groupe Prouvost en 1951, d'accord avec son épouse qui prend en main l'intendance de l'entreprise, il se fait journaliste indépendant. Il devient alors le seul «reporter volant» de langue française qui collabore à une chaîne de 28 journaux de toutes les parties du globe. Ses investigations le mènent à répétées reprises en Extrême-Orient (Corée, Indochine, Japon, Philippines, Indonésie, Inde, Birmanie, Thaïlande, Pakistan, Formose), dont il rapporte, en plus d'une quantité difficilement mesurable d'articles de presse et de photographies, trois livres, *Etapas asiatiques* (1953), *Formose ou les tentations de la guerre* (1955), *Multiple Asie* (1958). Après une incursion en Afrique (1954) où il parcourt la piste du Tanezrouft et rend visite au Dr Schweizer, puis au Moyen-Orient (1955), il est un des premiers observateurs occidentaux à obtenir un visa pour la Chine de Mao où il effectue un long périple en 1956. Il en rapporte deux livres, *Chine en casquette* (1956), *Chine, cette éternité* (1957). Puis il parcourt à nouveau l'Afrique sur la voie de la décolonisation, proposant en 1959 *Guinée, Etat pilote*, qui est aussitôt mis à l'index par les autorités du pays.

En 1957, il effectue sur place une vaste enquête sur les survivants de la bombe atomique au Japon ; ses reportages paraissent dans 27 journaux à travers le monde et le livre qu'il publie l'année suivante, sous le titre d'*Apocalypse de l'atome*, est traduit en sept langues. Il est en Russie en 1959, aux Etats-Unis en 1960. Maniant stylo, micro et caméra, il parcourt à nouveau l'Extrême-Orient, la Polynésie et l'Australie. Il en rapporte une série de films témoignages sur les derniers potentats de la planète, *Le temps des Seigneurs*.

D'une nouvelle visite en Chine en 1961 naissent un livre, *La Chine devant l'échec* (1962) et trois émissions de télévision, *White Paper on Red China*. Ces reportages, diffusés par la chaîne NBC en février 1962, lui ouvrent l'audience du public américain. Il est dès lors l'un des observateurs les plus avertis des mutations des années soixante et septante dans cette partie de l'Asie, qu'il analyse dans autant de dossiers : *Les Américains face au Vietcong* (1965), *Vie et mort de la Révolution culturelle* (1969), *Et Mao prit le pouvoir* (1969), *Hong Kong* (1970), *Japon, hier, demain* (1972), *Le 400^e chat ou les pollués de Minamata* (1975).

Dans un autre registre, il analyse, dans *Jeudi noir : le jour du grand Krach de 1929* (1976), l'effondrement de la Bourse de New-York et ses répercussions sur l'économie mondiale. Quant à son dernier livre publié, *L'Epopée des cols alpins* (1979), il marque une sorte de retour aux sources du globe-trotter que la passion des voyages ne cesse d'animer qu'avec sa mort survenue le 22 juillet 1986.

L'héritage intellectuel qu'il laisse est impressionnant. En un demi-siècle d'activité, Fernand Gigon a publié, outre 24 livres dont certains traduits en plusieurs langues, plusieurs milliers d'articles et de reportages dispersés dans des revues, magazines et journaux. La statistique, qui n'est pas exhaustive, établie à partir des seules mentions des inventaires, ne relève pas moins de 200 titres de périodiques répartis sur trois continents. Plus de la moitié appartiennent à l'aire francophone : 60 sont publiés en France, 35 en Suisse romande, 8 en Belgique, 2 en Indochine. On en dénombre 55 en langue allemande, dont 8 en Suisse alémanique, 12 en langue anglaise, dont 8 aux Etats-Unis, 12 en langue italienne, 5 en portugais, 6 en néerlandais et même 3 en japonais. A cela, il convient d'ajouter plusieurs centaines d'heures de reportages et d'interviews radiophoniques dont les archives de la Radio suisse romande conservent la trace sinon la totalité des enregistrements, une filmographie réunissant une douzaine de titres, déposés auprès de la Cinémathèque suisse, et une iconographie regroupant quelque 20'000 photographies et diapositives déposées depuis 2003 auprès de la Fondation Suisse pour la Photographie à Winterthour.

Le centième anniversaire de la naissance de Fernand Gigon fournit une nouvelle occasion de mettre en lumière la personnalité et l'œuvre de cet « artiste de l'éphémère » qui sut si bien accéder à l'universel et dont le nom mérite de s'inscrire en lettres d'or dans la mémoire collective des Jurassiens et des Suisses.

Benoît Girard

Le bureau du CEH

Anne Beuchat BESSIRE
La Praye 4, 2608 Courtelary
a.beuchat@m-ici.ch

Damien BREGNARD
Pl. Louis-Chevrolet 79,
2944 Bonfol
damien.bregnard@aaeb.ch

Emma CHATELAIN
Rue des Cèdres 3, 2000 Neuchâtel
emma.chatelain@gmail.com

Alain CORTAT, président
Chemin des Grands Pins 7,
2000 Neuchâtel
alain.cortat@unine.ch

Clément CREVOISIER
Rue du Lac 24,
1400 Yverdon-les-Bains
clement.crevoisier@gmail.com

Philippe HEBEISEN
Rue des Cèdres 3, 2000 Neuchâtel
philippe.hebeisen@unine.ch

Pauline MILANI
Av. du Tribunal-Fédéral 40,
1005 Lausanne
pauline.milani@gmail.com

Le bureau du CEH tient à remercier très chaleureusement tous ses membres pour leurs généreux dons. Grâce à votre soutien, nous sommes en mesure de poursuivre nos activités et notamment de continuer à éditer notre Lettre d'information, que nombre d'entre vous ont plébicitée par leurs remarques !

Sommaire

- 1 *Editorial. Un patrimoine archivistique d'exception*, Clément Crevoisier.
- 3 *Fernand Gigon: décodeur de propagande d'État*, Paul-Henri Arni.
- 4 *Apocalypse de l'atome*, Fernand Gigon.
- 6 *Portfolio : Tchernobyl*, photographies de Matthias Bruggmann.
- 10 *Fernand Gigon : un aventurier à découvrir à travers ses archives à la Bibliothèque cantonale jurassienne à Porrentruy*, Géraldine Rérat-Oeuvray.
- 11 *La Cinémathèque suisse et les chercheurs : l'exemple du fonds Fernand Gigon*, Caroline Neeser.
- 13 *La moitié du monde en 92 boîtes – Le legs Fernand Gigon à la Fondation Suisse pour la Photographie*, Georg Sütterlin.
- 18 *Portfolio : Chine, 1956*, photographies de Fernand Gigon.
- 23 *Un imaginaire entre deux mondes : Fernand Gigon*, Matthieu Gilla-
bert.
- 29 *Chine en casquette: le regard d'un journaliste suisse sur la Chine de 1956*, François Vallotton.
- 35 *Du Jura à l'Empire du Milieu : l'étonnante épopée d'un petit Jurassien qui rêvait du vaste monde*, Benoît Girard.

Disponible sur le site internet www.sje.ch, la *Lettre d'information* no 24 datée d'octobre 2000 propose encore *Les relations internationales culturelles entre la Suisse et la Chine de Mao à travers les articles du voyageur-journaliste Fernand Gigon (1956-1978)*, par Nina Santner.

Le Cercle d'études historiques publie deux ou trois fois par année une Lettre d'information visant à rendre compte de l'actualité de la recherche historique concernant le Jura. Vous trouverez les anciens numéros ainsi que les consignes de rédaction sur le site www.sje.ch. Les Lettres d'information peuvent être commandées au secrétariat de la Société jurassienne d'Emulation: 8, rue du Gravier, 2900 Porrentruy, 032 466 92 57, info@sje.ch